

167

Univ. Lille, ULR 1061 – ALITHILA – Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France

3. — Florence est, pour reprendre les termes d'Emmanuelle Poulain-Gautret, à la fois « reine détentrice du pouvoir » et « femme victime ». E. POULAIN GAUTRET, « *Florence de Rome, quel pouvoir pour une reine ?* », dans *Représenter le pouvoir. Images du pouvoir dans la littérature et les arts*, dir. M.-M. CASTELLANI et F. MCINTOSH-VARJABÉDIAN, Bruxelles, Berne, Berlin, P.I.E. Peter Lang, 2014 (*Comparatisme et société*, 28), p. 55-66 (cit. p. 56).

En étudiant les points de comparaison et de divergence entre la chanson source et la réécriture, je montrerai que la figuration de l'héroïne éponyme

10. — *Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 115. Pour plus de précision, rappelons ici les conclusions d'un précédent travail : « la source versifiée [...] n'est suivie fidèlement qu'à partir du ch. 161 (v. 98 de la version remaniée de *Florence de Rome*). Puis, la majeure partie de l'histoire de *Florence* en prose (soit les ch. 161-245 d'*Othoven*) suit de très près les 4 000 premiers vers de la version remaniée (fol. 202-248 du ms. Paris, BnF, fr. 24384), dont elle constitue à proprement parler le dérimage. En revanche, le dernier quart de *Florence* en prose (les ch. 246-278) s'éloigne fortement de la version remaniée (après le v. 4119) et se rapproche curieusement de la version primitive (à partir du v. 5492 de cette dernière) dont il suit fidèlement la trame narrative, mais qu'il amplifie considérablement » (M. MARCHAL, « La mise en prose bourguignonne de *Florence de Rome* : de la chanson de geste à la vraie hystore », dans *La littérature française à la croisée des littératures européennes. Actes du vr^e Colloque de l'AIEMF* (Turin, 2016), dir. A. VITALE-BROVARONE et T. VAN HEMELRYCK, *Le moyen français*, t. 83, 2018, p. 175-187 ; cit. p. 177). Dans le cadre du présent travail, je prendrai en compte principalement la version en alexandrins remaniée, consignée dans le manuscrit Paris, BnF, fr. 24384, seul témoin de la tradition manuscrite à offrir une version singulière de la chanson et à associer *Florence de Rome* et *Florent et Octavien*.

témoigne d'un profond bouleversement dans l'art du portrait au sein du courant littéraire des mises en prose qui fleurit dans le creuset bourguignon au milieu du ^{xv}^e siècle. Les *visages* des femmes – selon le sens que recouvre le terme en moyen français – c'est-à-dire, leurs physionomies, leurs corps, leurs silhouettes –, pourtant décrits en détail et individualisés dans les textes sources, s'effacent dans les réécritures en prose au profit de clichés descriptifs mettant en exergue une image de la perfection féminine, tant physique, morale qu'intellectuelle, participant de l'idéalisation des héroïnes romanesques à travers des figures de saintes dans le siècle.

Il est peu aisé de déterminer où débute l'histoire de Florence dans la prose bourguignonne, puisque les chapitres 157 et 158 d'*Othovyen*¹¹ qui font office de transition entre les deux matières, celle de Florent et Octavien d'une part, celle de Florence de Rome d'autre part, sont sans appui des deux sources et paraissent avoir été forgés par le remanieur. Quant aux deux chapitres suivants¹², ils reprennent la trame narrative des vers 55-97¹³ de la source, mais les réécrivent fortement. Toutefois, il semble bien que dans l'esprit du remanieur l'histoire de Florence commence à l'issue du chapitre 157 ; en effet, une formule de régie semble marquer la fin des aventures des deux frères jumeaux, Florent et Othovyen, et ouvrir une nouvelle page du cycle centré sur la petite-fille de Florent :

*Maintenant parlerons de l'empereur Othon, filz de Flourent, et de la belle Polisse sa femme, et de leur fille Flourence, et des grans adventures et fortunnes que a l'empereur advint **a cause de sa fille**, et aussy les grans et innumerables maulx, paines et travaulx que la belle Flourence ot a souffrir, comme plus a plain orés en ceste hystore, qui de ce fait mencion¹⁴.*

La dernière partie de la phrase (*les grans et innumerables maulx, paines et travaux que la belle Flourence ot a souffrir*), évoquant en sourdine les longs titres des proses bourguignonnes, suggère une nouvelle section narrative de l'*hystore* qui se poursuit sans interruption dans le récit comme

11. — *Livre des haux fais et vaillances de l'empereur Othovyen* (dorénavant *Othovyen*), Chantilly, Musée Condé, ms. 652, fol. 159^rb-160^ra. Toutes les citations relatives à la prose de *Florence de Rome* sont tirées de notre édition en cours, qui prend pour base ce manuscrit.

12. — *Othovyen*, ch. 159-160, fol. 160^{ro}b-161^{vo}a.

13. — *Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 133-134. Les v. 1-54, non repris dans la prose, forment l'ouverture conventionnelle des chansons de geste : établissement du contact avec le public dont le jongleur requiert le silence et l'attention ; apostrophe interpellant les destinataires ; éloge de la chanson ; insistance sur la vérité de cette chanson ; présentation de l'héroïne ; bref résumé du récit. Cf. M. MARCHAL, « La mise en prose bourguignonne de *Florence de Rome* », p. 178.

14. — *Othovyen*, ch. 157, fol. 159r^ob.

dans la matérialité des manuscrits¹⁵. La présentation du dernier maillon de la lignée légendaire de l'empereur de Rome Othovyen I^{er} permet ainsi de renforcer dans la prose la dimension généalogique du texte, soulignée par le remanieur : *[Othon] luy fist mettre a non au jour qu'elle fu baptisye Flourence, pour l'amour de son pere Flourent*¹⁶. La formule de régie place surtout la naissance de l'héroïne sous le signe d'un destin fatal : la locution prépositive (*a cause de*) signale d'emblée que la tonalité pathétique de la prose repose pour l'essentiel sur le personnage de Florence. Le remanieur insiste sur ce point. Alors qu'Othon et Polisse se réjouissent de l'arrivée d'un enfant après quatorze années d'un mariage heureux¹⁷, la naissance de Florence est placée sous le signe de la malédiction :

*Moult de junes et d'abstinences firent pour avoir ceste grace de Nostre Seigneur, mais se ilz euissent sceu le mal et le deul que a la cause de l'enfant qu'ilz orent entre eulx deux, ilz ne s'en fuissent jamais enforçyés de le faire, car tant de maulx leur en advint que oncques le pareil ne fu veus, comme cy après porrés oïr*¹⁸.

Cette intrusion du narrateur à l'issue du chapitre 158 sert à créer un effet d'attente, mais les malheurs à venir sont très vite confirmés par la rubrique du chapitre suivant : *Comment l'empereys acoucha d'une fille, qui puis ot nom Flourence, et de l'empereys quy morut a l'enfanter*¹⁹. Florence est alors explicitement rapprochée dans la version en prose de son homologue masculin, Tristan :

*Mais au naistre que la fille fist quant elle vint sur terre, la grant douleur que l'empereys en ot a s'en delivrer luy fu importable de le souffrir, et pleut a Nostre Seigneur que de la grant douleur qu'elle senty rendesist l'ame a Dieu, dont le deul que l'empereur en fist fu sy merveilleusement grant que bien eüst volu que oncques n'eüst eu enfant. Et par ainsy, la joye qu'il ot a la naissance de sa fille luy tourna en larmes et en amere tristresce*²⁰.

15. — Le seul élément pouvant contredire cette analyse est d'ordre matériel : le manuscrit Paris, BnF, n.a.fr. 21069 est le seul à comporter un titre courant à l'encre rouge (*Florence*) placé en haut du fol. 192^o et un blanc d'une demi-page, destiné sans doute à être comblé par une illustration. Toutefois, cette démarcation précède le chapitre 159 ; or, à nos yeux, ce dernier marque moins nettement le début de la matière propre à *Florence de Rome* que le chapitre 158 qui s'ouvre directement après la formule de régie citée *supra*.

16. — Othovyen, ch. 161, fol. 161^va. Cette mention est propre à la prose.

17. — *Ainsy come vous oëz, l'empereur et l'empereys furent ensamble .xiiii. ans ains que nulz enfans ilz peussent avoir* (Othovyen, ch. 158, fol. 160^ra).

18. — *Ibid.*

19. — Othovyen, rubrique du ch. 159, fol. 160^ra.

20. — Othovyen, ch. 159, fol. 160^rb.

La naissance de l'héritière constitue un funeste présage pour l'empire romain puisqu'en venant au monde, Florence provoque la mort de sa mère et engendre la désolation de son père²¹. La mise en prose reprend ainsi de sa source les motifs de l'élection d'une héroïne épique²², dont la naissance s'accompagne traditionnellement de signes merveilleux²³ :

car au propre jour qu'elle nasquy advint maint signe merveilleux, comme plus d'une heure entyere plouvoir sanc et le soleil soy obscurchir et muchier, dont les gens furent moult esbahys par la cité de Romme²⁴.

La dimension miraculeuse de la naissance de Florence – *signe* d'élection de l'héroïne – est d'ailleurs soulignée avec insistance dans la mise en prose, tant par le narrateur²⁵ que par les membres du conseil impérial²⁶. Toutefois, le remanieur s'efforce d'offrir une interprétation rationnelle à ce phénomène hors du commun : il invente ainsi la tenue d'un « conseil scientifique » dans la sphère étroite du pouvoir durant lequel d'éminents astrologues sont chargés de consulter les auspices²⁷. Ces experts, qui sont appelés dans la source des *clercq sciencheux de scienche fondee*²⁸, acquièrent une qualification plus spécifique et deviennent dans la réécriture des *estronomyens*²⁹ chargés d'interpréter l'avenir :

21. — Le développement dans la prose du spectacle émouvant de la souffrance paternelle concourt d'ailleurs à modifier la perception générique du texte et oriente l'*hystore* de Florence vers le roman d'aventures à tonalité pathétique. Sur ce point, cf. M. MARCHAL, « La mise en prose bourguignonne de *Florence de Rome* », p. 187.

22. — « Se maintiennent d'abord des aspects symboliques de la royauté. La naissance de Florence est celle des grands héros élus : elle s'accompagne de signes surnaturels et entraîne le décès de sa mère (on ne met pas impunément au monde un être exceptionnel) » (E. POULAIN GAUTRET, « *Florence de Rome*, quel pouvoir pour une reine ? », p. 59).

23. — Cf. dans la source : *maint signe ; des signes ; Onques telle merveille ne fu mais regardee* (*Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 133, v. 56, 70, 72).

24. — *Othovvye*, ch. 159, fol. 160^{va}. Sur ce point, l'adaptation en prose suit fidèlement sa source : *Quant a Romme nasqui la bielle flour patee, / Maint signe y a paru a yellee journee, / Car on vit sans plouvoir et queyr le nuee / Et le solleil cambgier, dont la gent esgharee / Fu fourment a ce jour : moult en fu effraee* (*Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 133, v. 55-59). Ces merveilles constituent le seuil narratif du texte à l'issue de la présentation conventionnelle de la chanson (cf. *supra*, n. 13).

25. — Cf. les merveilles *quy* advindrent a sa naissance (Othovyen, rubrique du ch. 159, fol. 160^{ra}) ; au propre jour qu'elle nasquy advint maint signe merveilleux ; les grans merveilles advenues a la nativité de sa fille ; puis après les aultres signes merveillables advindrent en celluy jour (Othovyen, ch. 159, fol. 160^{ra}ab).

26. — Cf. les autres signes, qui moult ont esté espoentables, lesquels sont increables a ceulx qui ne les aront veu [...] onques telx merveilleux signez n'avindrent de noz temps ; la demonstration et signes merveillables que avons veu a l'eure de la naissance de vostre fille (Othovyen, ch. 159, fol. 160^vb ; ch. 160, fol. 161^ra).

27. — Cf. plus loin : les .vi. clers qu'il avoit commis a regarder les signes du ciel (Othovyen, ch. 159, fol. 160^vb).

28. — *Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 133, v. 66.

29. — Selon le *Dictionnaire du Moyen Français*, le terme désigne une ‘personne qui étudie les astres, leurs mouvements souvent dans le but de déterminer leur influence sur la destinée humaine,

Sy y avoit pour celui temps a Romme grant foison clers de toutes sciences, lesquelx en celle nuit, par le commant de l'empereur, avoyent estudyet et advisé pour sçavoir a la naissance de l'enfant quelx fortunes ne quelx biens luy seroient apparans, adfin que, se aulcun mal y avoit, de y pooir resister et obvyer a l'encontre. Et furent .vi. notables estronomyens, lesquelx furent toute la nuit jusques a la nativité de l'enfant regardans le mouvement du ciel, ou ilz congurent et veyrent tout a plain les cours et mutacions des planettes, par coy ilz congurent que, selonc l'eure en coy l'enfant avoit esté nee, demonstroit clerement que moult de maulx en advendroient et que l'empire de Romme en aroit tant a souffrir que a peu tenroit qu'elle ne parvenist a destruction totale³⁰.

La conclusion, qui prend la forme d'une déclaration officielle sous la foi du serment³¹, est sans appel. Et pour marquer davantage encore l'ampleur du désastre annoncé, le prosateur place dans la bouche des astrologues une référence d'autorité aux défaites sanglantes des Romains durant les guerres puniques :

par elle advenront tant de maulx et d'oppressions a l'empire de Romme que oncques pour la grant bataille de Cannes, que on dist le lac de Perouse, n'avint sy grant douleur a Romme ne en toute l'empire, comme il sera a cause de vostre fille³².

Sont ainsi mêlées de manière hyperbolique deux cruelles défaites de l'armée romaine antique – sans que l'on sache si cette confusion est volontaire de la part du prosateur –, la bataille de Cannes dans les Pouilles et celle du lac Trasimène. L'exil forcé de la jeune Florence se voit ainsi justifié afin de faire mentir les augures :

Et pour obvyer et eschyewer de escheoir et venir en ce tresgrant et perilleux danger, nous tous vous conseillons que incontinent que vostre fille vendra en l'eage de .vii. ans que le mettés en lieu ou elle soit nourrye sans avoir congnoissance de chose de cestuy monde ne que nulz fors sa garde en sage a parler, adfin que tout ce quy est prenostiquiet advenir soit tenu pour menterye³³.

sur les événements terrestres et sur le temps' ; 'l'activité englobe à la fois l'observation astronomique et plus particulièrement les pratiques astrologiques' (DMF 2015 : *Dictionnaire du Moyen Français*, ATILF – CNRS & Université de Lorraine, 2015 ; <http://www.atilf.fr/dmf/>), s. v. *astronomie*. Cf. aussi plus loin le terme de *prenosticacion* introduit par le prosateur (*Othovyen*, ch. 160, fol. 161r^b), et dont le sens, d'après le DMF, est celui de 'jugement astrologique relatif à l'avenir'.

30. — *Othovyen*, ch. 159, fol. 160v^a.

31. — Cf. également la fonction du verbe *deposer* dans la rubrique du chapitre 160 : *Comment les astronomyens deposerent a l'empereur ce qu'il devoit advenir a cause de la naissance de sa fille* (*Othovyen*, fol. 161r^a).

32. — *Othovyen*, ch. 160, fol. 161r^a.

33. — *Othovyen*, ch. 160, fol. 161r^{ab}. En cela, l'avis du *moult notable clerc et de grant renommee* (*Othovyen*, ch. 160, fol. 161r^a) est plus clément que celui prononcé par le conseil dans la chanson source qui recommandait d'isoler Florence ou de la laisser mourir emmurée : *Et disoient*

Au seuil de l'histoire de *Florence de Rome* en prose, la principale innovation du remanieur est donc d'insister, avant même de croquer le portrait de l'héritière du trône impérial, sur l'atmosphère miraculeuse qui accompagne la naissance d'un être d'exception, susceptible de faire basculer le destin d'un empire.

À la suite du récit tragique et miraculeux de la naissance de Florence, le chapitre 161 d'*Othovyen* est consacré intégralement aux *enfances* de la jeune fille, et plus particulièrement à son éducation, comme l'annonce la rubrique : *Comment la belle Flourence **crut et amenda** tellement qu'elle fut tenue la plus belle et la plus sage en toutes sciences et en bonnes vertus que pour celui temps fu ou monde*³⁴. On retrouve dans la plupart des proses chevaleresques bourguignonnes un chapitre qui relate l'éducation intellectuelle des héros masculins en devenir : parvenus à l'âge de raison, les jeunes garçons « prodiges » grandissent³⁵ – ce qui est presque systématiquement rendu par le doublet synonymique *croistre et amender* – et ils sont placés sous le patronage d'un *maistre* chargé de les *doctriner*, de les *conduire*, de les *introduire* ou encore de les *apprendre*³⁶. La prose de *Florence de Rome* constitue une singularité dans ce corpus puisqu'elle reprend l'ensemble de ces motifs dans le cadre de l'instruction d'une jeune princesse. Ainsi, Florence est confiée aux soins d'une *moult sage et vaillant dame, aournee et raemplye de toutes bonnes vertus, laquelle estoit vesve [...] pour le **introduire et apprendre** comme il appartenoit a une fille d'empereur*³⁷. C'est sous sa direction que la jeune princesse parfait son éducation morale et intellectuelle³⁸ :

aucun au riche empereour / Que sa fille fesist mettre en aucun destour, / A le fin c'on fezist cestuy sort menteour, / U le fesist morir en cambre ou en tour (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 134, v. 81-84).

34. — *Othovyen*, fol. 161v^oa.

35. — É. GAUCHER, *La Biographie chevaleresque : typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Champion, 1994 (*Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge*, 29), p. 327-330. Cf. aussi A. NABER, « La culture livresque dans quelques romans de chevalerie bourguignons », *Eulalie*, t. 1, 1998, p. 39-44.

36. — Cf. M. MARCHAL, « De l'existence d'un manuscrit de la prose de Blancandin et l'Orgueilleuse d'amours produit dans l'atelier du Maître de Wavrin », dans *L'art du récit à la cour de Bourgogne. L'activité de Jean de Wavrin et de son atelier. Actes du colloque international organisé à l'Université du Littoral – Côte d'Opale, Dunkerque, 24 au 25 octobre 2013*, dir. J. DEVAUX et M. MARCHAL, Paris, Champion, 2018 (*Bibliothèque du xv^e siècle*, 84), p. 265-292 (ici, p. 275 et annexe 1, p. 286-287, consacrée au récit des enfances dans les proses de *Blancandin* et *Gilles de Chin*, dans *l'Histoire des seigneurs de Gavre et Le Livre des faits du bon chevalier, messire Jacques de Lalaing*).

37. — *Othovyen*, ch. 161, fol. 161^vab. On retrouve plus loin le même doublet synonymique *introduire et apprendre* pour qualifier la fonction de la *maïstresse* de Florence : *bien s'en avoit acquitté sa maïstresse Fredegonde de le bien introduire et apprendre* (*Othovyen*, ch. 161, fol. 162^{ra}).

38. — On relève également la mention suivante : *Ainsy come vous oés fu la pucelle sage et bien endoctrinee* (Othovyen, ch. 161, fol. 162^{ra}) ; ce passage fait directement écho au prologue de la chanson : *Seigneur, chelle puchielle sage et bien doctrinee / Fu Flourenche de Ronme par son non appellee* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 132, v. 43-44).

43. — L'expression de la prose : *la plus parfaite [...] quy aujourd'uy soit nee en terre* (Othovyen, ch. 161, fol. 162^{ra}) est ainsi une reprise explicite de la source : *A treze ans fu si bielle, si douche et agenssie, / Parfaite en tous estas, sage, bielle nourie* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 136, v. 144-145).

[Florence] Qui estoit la plus bielle de che siecle vivant ;
Car je croy c'oncques Dieus n'ala telle estorant,
Se che ne fust sa mere, Marie au corps vaillant.
Or est ainssi que chelle dont je vous voy parlant
Fu tant bielle et jolie et de tel avenant
Que Paris ou Elainne et l'amie Tristant
Ne Judith ne Fezonne, qui de biauté ot tant,
Ne furent de biauté a cestuy affreant⁴⁴.

Dans la source, Florence s'insère dans un groupe qui s'apparente au motif plus tardif des neuf preuses et qui comporte une héroïne païenne (Hélène), deux figures bibliques (Judith et la Vierge Marie) et deux personnages littéraires (Iseut et Fezonne). Le prosateur ne retient que le caractère hyperbolique de la comparaison et réduit le groupe de ces modèles de notoriété à un seul élément, la belle Hélène, cherchant là sans doute à rappeler que la beauté est source de convoitise, ce que développe ensuite toute l'*hystore* de Florence.

Comme dans la source en vers, la jeune fille est présentée dans la mise en prose comme un modèle de *clergie* ; l'instruction semble néanmoins plus complète dans la réécriture car la prose mentionne explicitement les sept arts libéraux là où la chanson signale l'expertise de Florence dans le domaine de la philosophie, de la théologie (ce que la prose n'a pas repris) et – dans le cadre du *quadrivium* – l'astronomie⁴⁵. La pratique de la médecine est également reprise de la source, à la différence notable que l'expertise acquise théoriquement par Florence dans le domaine de la chirurgie, de la médecine et de ce que nous appellerions aujourd'hui la pharmacologie⁴⁶ devient dans la prose une connaissance mise en pratique au service des indigents, conformément à l'idéal de charité chrétienne prôné dans les milieux curiaux. Enfin, comme dans la chanson⁴⁷, Florence excelle dans la dialectique et la rhétorique et se montre capable de soutenir une thèse

44. — *Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 132, v. 25-32. Signalons également d'autres occurrences : *De se biauté avoient mierveillez li pluisour ; Tant fu Flourenche bielle et de corps et de vis / C'on ne trovast si bielle en soissante païs* (*Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 134-135, v. 102, 108-109).

45. — *Doctriner le faisoit de sages clerks soubtils / De la haulte science et des divins escris / Apprendoit si tresbien, pour chiertain le devis, / Que dou cours des estoillez estoit son corps apris.* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 135, v. 111-114).

46. — *Mult fu celle puchelle de sciencie garnie, / Car elle aprist le cours de vraie astronomie / Et le haulte sciencie de la droite surgie. / De medechine fu en sciencie adrechie, / Car je croy qu'il ne fust de nulle maladie / Dont moult bien ne seust garantir le maistrie ; / Les hierbes et les pierres ou la vertu s'alie / Congnissoit la puchielle par chiertainne estudie* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 135, v. 131-138).

47. — *Sage estoit en tous cas, et en fais et en dis ; / Bien savoit arghuer a tous les plus hardis*
(*Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 135, v. 115-116).

ou d'apporter des contradictions dans un débat, ce qui est le fruit sans doute de ses études dans le domaine du *trivium*⁴⁸.

Pour achever le portrait de la jeune fille, le remanieur prend soin d'ajouter que Florence fait preuve d'*humilité*, ce qui correspond probablement mieux à l'idéal courtois mis à l'honneur dans le milieu curial bourguignon. Cet infléchissement contribue à faire du portrait de Florence un Miroir des Dames en miniature, dans lequel *toute noble et vertueuse princesse*⁴⁹ trouvera profit à se mirer.

La jeune enfant allie donc, comme dans la chanson, la *clergie* et la beauté (lumineuse)⁵⁰, qualités auxquelles la prose ajoute la vertu, troisième constituant qui parfait le tableau d'un être idéal. Le caractère exceptionnel de Florence est issu de cette triple caractérisation (science, beauté et vertu) que le prosateur rappelle à plusieurs reprises, comme dans cet exemple : *Or dist nostre hystoire, come par cy devant avez peu oïr, de la bonté, beauté et bonnes vertus qui estoit en Flourence, la fille de l'empereur Othon*⁵¹.

Parangon de beauté, de *clergie* et de vertu, Florence voisine ainsi avec de nombreuses héroïnes bourguignonnes qui partagent le même degré

48. — Cette qualité est rappelée plus loin par un patron romain : *Et quant est au sens d'elle, il n'est cler, quelque grant latinier qu'il soit, a quy elle n'argüast de quelque question que on luy seuist mettre avant* (Othovyen, ch. 165, fol. 164r^b) ; ce passage constitue une reprise directe de la source qui convoquait ici la figure exemplaire et topique de Salomon : *Et avoecq de bonté, de qui elle a le don, / A elle dous parlens sans nulle mesproison. / Oncques n'en fu si sage depuis tamps Salemon* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 139, v. 249-251).

49. — Othovyen, ch. 161, fol. 161v^b (cité *supra*).

50. — *De la haulte scienche ou elle estoit nourie / Et de sa grant biauté, qui luist et reflambie ; [Othon] Liés estoit de sa fille, qui le viaire ot cler, / Du sens dont il veoit le sien corps doctiner / Et de la grant biauté ou il le voit former* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 136, v. 142-143, 156-158).

51. — Othovyen, ch. 164, fol. 163v^a. Signalons d'autres exemples : *Et pour la grant beaulté et la vertu et science qu'il [le Pape] veoit en elle ; L'empereur, veans ung chascun jour sa fille croistre en beaulté, en vertus et en bonnes meurs ; Et n'est pas trouvé que depuis grant temps ait esté nulle femme sy raemplye de toutes vertus dont elle est plaine* (Othovyen, ch. 161, fol. 161v^b-162r^a ; ch. 162, fol. 162r^b ; ch. 165, fol. 164r^b). Citons enfin un dernier exemple où l'héritière de Rome est décrite aux deux chevaliers de Hongrie, Milon et Esmeré : *Et adfin, sire, que a la verité sachiez que la pucelle pour quy ceste guerre est esmeue est la plus belle, la plus parfaite en toutes bonnes vertus que aujourd'uy soit en vye. Et quant est de toutes sciences, elle est raemplye autant que clerc quy soit en court de Romme. Les biens ne les bontés qui sont en elle ne vous saroye dire ne raconter* (Othovyen, ch. 179, fol. 172r^{ab}) ; ce passage est tiré d'une description assez similaire dans la source : *C'est pour la fille au roy, au corps gent advenant, / Florenche le courtoise, u tout bien sont manant, / La plus bielle qui soit jusques en Orient. / Je croy, depuis que Dieus nasqui en Bethleen / Et qu'il fu mis en crois pour nous yestre gharant / Ne fu telle puchielle ne de si biel samblant, / Et, avoecq che qu'est bielle, elle a le coer sachant / Et dou cours des estoilles et dou solleil luizant ; / De toutes maladies va elle gharissant. / Il a biautet, bonté et de sens en li tant / C'oncques n'ot son pareil en che siecle vivant* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 153, v. 689-699).

d'excellence et de perfection. On songe ici en particulier à la comtesse de Nassau dans *Gilles de Chin* :

*Oncques de toute la nuit ne fist [Gilles] que plaindre et plourer la noble contesse de Nassou, et ramentevant la beaulté et bonté qui estoit en elle, et les belles vertus dont elle estoit garnye plus que dame dont jamais on eüst oï parler*⁵².

L'alliance de la beauté et de la vertu rappelle également le portrait de la dame de Fayel dans le *Chastellain de Coucy* en prose⁵³, et plus encore ceux des deux chastes héroïnes persécutées de Wauquelin – la belle Hélène⁵⁴ et la jeune Joie de la *Manequine* en prose –, caractérisés par la polysyndète et l'amplification :

En laquelle Joiee, Nature, par la disposition divine, mist tant de biens que elle passa la mere en biauté, en bonté, en vailleure, en sience et en conditions, car c'estoit la plus belle creature, la mieulx fourmee de tous membres que nulle riens sceuist ou peuist deviser ne regharder, souhaidier ne penser. [...] ne a son vivant ne fu damme tenue si sage, si belle, si bonne ne si franche comme estoit cette fille Joiee⁵⁵.

52. — *Messire Gilles de Chin natif de Tournesis*, éd. A.-M. LIÉTARD-ROUZÉ, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010 (*Textes et perspectives. Bibliothèque des seigneurs du Nord*), p. 165, ch. XXXIX, [1044].

53. — *Celle dame dont je vous fay mencion fu tant parfaitement preee et aournee de toutes vertus que pour lors la pareille on n'eüst seü trouver : a le faire et fourmer Dieu et Nature n'y eurent riens oublyé* (*Le livre des amours du Chastelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, éd. A. PETIT et Fr. SUARD, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1994 (*Textes et perspectives. Bibliothèque des seigneurs du Nord*), p. 37, ch. 1, 16). Cf. par contraste, le texte en vers : *Et la dame bielle et plaisans / En tous biens estoit si parfaite / Que Dieus pour amer l'avoit faite* (JAKEMÉS, *Le Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, éd. et trad. C. GAULLIER-BOUGASSAS, Paris, Champion, 2009 (*Champion Classiques – Moyen Âge*, 26), p. 144, v. 94-96).

54. — Citons à titre d'exemple trois extraits caractéristiques : *Ceste noble damoiselle Helaine, venue à l'eage de treze ans, commença fort former et embellir et tant que on disoit que de corps et de façon, de bouche et de nez et de tous autres membres, c'estoit la plus belle fille que on peust veoir ne regarder [...] et, se elle estoit belle et gente de corps et de façon, encores estoit elle plus belle de meurs et de religion, car à toutes bonnes euvres elle entendoit, à tous bons exemple elle estudioit, parquoy elle estoit de Dieu tresamee ; La pucelle venue et parcreue en l'eage de quatorze ans, tant bien paree, tant bien formee, de gracieux regart, de gracieux maintien, de paroles et de toutes autres nobles et belles vertuz, par lesquelles pluseurs nobles roys, ducz, contes et princes le requeroient avoir à mariage ; « [...] Il est vray, reverend pere, que j'ay une tresbelle fille, la plus belle creature que je cuide que Nature formast oncques, la plus saige et la mieue enseignee du monde [...] »* (Jean WAUQUELIN, *La Belle Hélène de Constantinople. Mise en prose d'une chanson de geste*, éd. M.-Cl. DE CRÉCY, Genève, Droz, 2002 (*Textes littéraires français*, 547), p. 23, p. 23-24, p. 28).

55. — Jean WAUQUELIN, *La Manequine*, éd. M. COLOMBO TIMELLI, Paris, Classiques Garnier, 2010 (*Textes littéraires du Moyen Âge*, 30 – *Mises en prose*, 1), p. 111, ch. II, 3-5. Cf. par contraste, dans la source : *Et Diex, qui tous les biens avance, / Mist en li quanques mettre i dut / Nature, qui pas ne recrut / Ançois i mist tout a devise / Biauté, bonté, sens et francise. / Onques feme de son eage / Ne fu tenue pour si sage* (Philippe DE RÉMI, *La Manequine*, éd. et trad. M.-M. CASTELLANI, Paris, Champion, 2012 (*Champion Classiques* – *Moyen Âge*, 35), p. 168, v. 72-78).

La belle Rommadanaple, qui deviendra l'épouse de Florimont, a également de nombreux traits en partage avec Florence – beauté, intelligence, humilité – auxquels s'ajoutent explicitement les manières de cour :

La belle fille commanchoit fort a croistre et tousjours en beauté, sy fu la pucelle sy bien par Cyprienne nourrye que merveillez estoit de voir son sens, son maintieng et sa contenance, car de toutes choses savoit a parler. Elle fu moult bien enparlee et raemplye de toutes bonnes vertus et estoit tant amee de tous que nulz n'estoit qui ne l'amast et tenist chiere.

La clergie de la belle princesse a ici pour singularité d'être le fruit de la lecture d'ouvrages didactiques sur la guerre, de chroniques et de traités sur l'amour⁵⁶ :

Moult volemtiers lisoit es livres de l'art de batailles et d'istories mais plus volemtiers lisoit es livres de l'a[r]t d'Amours que de aultre chose ; tant estoit la pucelle sage, simple et debonnaire, que de la bonté et biauté qui en elle estoit s'espandoit la renommee d'elle par les rengnez estrange⁵⁷.

Enfin, le portrait de la fille de Rambaux de Frise représente un exemple plus remarquable encore, dans la mesure où le prénom de la jeune héroïne, Florissant, fait écho à l'éclosion de ses charmes :

*Or s'apelloit la fille [de Rambaux de Frise] Florissant et bien estoit nommee, car elle **florissoit** de beaulté sur toutes aultres. Et avec ce estoit si tressaige, humble, plaisant et gracieuse que merveilles estoit de la veoir et ouïr, tellement qu'il y avoit plusieurs princes, tant royz, dutz que aultres, qui estoient fort entalentés pour ses bonnes meurs l'avoir en mariage, et entre aultres le roy Brunor de Dampnemarche⁵⁸.*

56. — Cf. la source : *Et toz jors crassoit sa biatez. / Et quant ele ot .v. anz passez / Que savoit bien parole antandre / Li rois li fist letres apanre. / Une mestre li ont querue / Que estoit de Sipre venue [...] Li rois li dist : « Venez avant, / Sipriaigne, je vos comant / Ma fille, si la m'aprenez. [...] Sipriaigne l'ait bien aprise / Et doctrinee en mainte guisse / De totes riens li aprenoit / Que pucele savoir devoit, / De respondre et d'escouter / Souef et doucement parler, / E de gramaire li lissoit. / La pucele bien aprenoit, / En lissant trovoit es ators / Des grans batailles et d'amors ; / Mai a amors plus entendoit / Que as batailles ne faisoit.* (Aimon von VARENNES, *Florimont, ein altfranzösischer Abenteuerroman*, éd. A. HILKA, Göttingen, Niemeyer, 1932 (*Gesellschaft für romanische Literatur*, 48), p. 43-44, v. 999-1004, 1013-1015, 1027-1038).

57. — *Le Florimont en prose*. Édition du ms. 12566, éd. H. BIDAUX, 3 vol., Thèse de doctorat, Villeneuve-d'Ascq, Université Charles de Gaulle – Lille 3, 2007, t. 2, p. 166 (ch. XI, 44-46). Cf. aussi quelques lignes plus loin : *La pucelle Rommadanaple ot dix ans passés, laquelle savoit de clergie et de science otant que oncques pot savoir pucelle de son eage, et tant que les prinches de plusieurs pays vindrent veoir le roy adfin de voir sa belle fille ; La pucelle estoit moult sage et bien aprise, sa renommee estoit espandue par tous païs que chascun le looit et prisoit* (*Le Florimont en prose*, éd. cit, p. 166 (XII, 2), p. 167 (XII, 13)). Cf. *infra*, la contribution de M.-M. Castellani.

58. — *Le Livre du roy Rambaux de Frise*, éd. B. N. SARGENT, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1967 (*Studies in the Romance Languages and Literatures*, 69), p. 51, l. 49-56.

La description de l'épanouissement physique de la jeune princesse⁵⁹, qui suscite désir et convoitise, est complétée par l'évocation de son talent musical, preuve qu'elle maîtrise parfaitement elle aussi les disciplines du *quadrivium* :

*Et bien saichés que plaisante chose estoit a l'ouyr, car elle avoit merveil-
leusement gente voix pour femme ; aussi estoit elle moult bien instruite en
l'art de musique, et en plusieurs autres bonnes sciences*⁶⁰.

Les portraits de **Florence**, **Florissant** et de l'amie de **Florimont** se font ainsi l'écho d'une spectaculaire éclosion intellectuelle au féminin. Mais, pour exceptionnelles qu'elles soient, les qualités morales et intellectuelles des jeunes héroïnes bourguignonnes ne viennent toutefois qu'en complément de leur atout principal, à savoir leur beauté hors du commun. Le remanieur de *Florence de Rome* insiste d'ailleurs constamment sur ce point et ajoute à plusieurs reprises des mentions de son cru⁶¹.

Les proses bourguignonnes ont ainsi en commun de présenter les jeunes héroïnes dans des scènes où elles s'offrent au regard de tous, en compagnie d'autres *damoiselles et pucelles*, nobles princesses ou suivantes⁶². Ces scènes permettent alors d'isoler la jeune princesse éponyme au sein du groupe, ce qui constitue un artifice commode pour souligner sa beauté incomparable et hyperbolique. C'est ainsi que le remanieur de *Florence de Rome* intègre au sein de sa réécriture, lors du tournoi initial qui départage les prétendants au mariage, une scène topique des proses bourguignonnes qui représente les dames assistant au jeu chevaleresque du haut des tribunes⁶³ :

Signalons que la trame narrative de cette courte prose est très proche de celle de *Florence de Rome* en prose, témoin la rubrique du premier chapitre : *Comment le roy Brunor de Dampnemarche guerroyoit le bon roy Rambaux de Frise en ses pays pour ce qu'il ne luy avoit voulu donner sa fille en mariage* (*ibid.*, p. 51, l. 30-33).

59. — *Aussi estoit elle la plus acomplie dame que l'en sceust veoir* (*ibid.*, p. 57, l. 232-233).

60. — *ibid.*, p. 73, l. 669-772.

61. — Citons en particulier la venue à Rome des ambassadeurs de Garsille : *de la grant beaulté qui en elle estoit se donnerent grant merveilles [...] oncques jour de leurs vyes n'avoyent veu la pareille ne que ou monde se trovast plus belle [...] advis leur estoit que estre ne pooit que en femme humaine peüst tant de beaulté avoir* (Othovien, ch. 170, fol. 166^vab).

62. — On songe en particulier ici aux scènes de réjouissances et de fêtes qui ont parfois été illustrées dans les proses bourguignonnes ; cf. *infra*, fig. 1.

63. — Dans le manuscrit Chantilly, Musée Condé, 652, la scène a d'ailleurs été illustrée par le Maître de Wavrin (miniature 87, fol. 162^rb). Ce type de représentation est courant chez le Maître de Wavrin ; l'une des plus belles réalisations se trouve dans le manuscrit de *Gilles de Chin* (Lille, Bibliothèque municipale, ms. God. 50, fol. 49^r) ; cf. *infra*, fig. 2.

L'empereur Othon et Flourence sa belle fille, **ensamble toutes les nobles dames de la cité**, furent montees sur les eschaffaulx pour regarder ceulx qui mieulx le feroient. Les aournemens ne les riches atours dont la belle Flourence estoit paree ne vous saroye conter ne dire car, quelque riche aournement qu'elle eust, la grant beaulté quy en elle estoit sourmontoit tous les paremens, quy pou y servoient au regart de l'embelir, car oncques Orgueilleuse d'amours ne la belle Elaine de Grece, femme au roy Menelaux, ne se pot acomparer a elle ne a sa grant beaulté⁶⁴.



Comē les dāes portezet les priē a7 deuz
chēz cestāss au chastellain de coucy / pour
le mieulx auoir fait de cūly de dēt / et
de dehors au seigneur de chammigny .

Madame dist le chastellain pour chose
qu'il me doye aduenir Je ne laizay
que ne viengne deuez vous / Alors tātost
appres dames demoiselles se mistent en //
samble en conseil pour scauoir a quy on

Fig. 1. Réjouissances de cour : la dame de Fayel participe à une carole dans *Le livre des amours du Chastellain de Coucy et de la Dame de Fayel* (Lavis d'aquarelle – Maître de Wavrin) : Lille, BM, ms. God. 50, fol. 57r° (© Lille, BM)

64. — Othovyeen, ch. 162, fol. 162v°ab.



Fig. 2. Dames et demoiselles assistent à un tournoi du haut d'une tribune dans *Messire Gilles de Chin natif de Tournesie* (Lavis d'aquarelle – Maître de Wavrin) : Lille, BM, ms. God. 50, fol. 49r° (© Lille, BM)

Dans une description censée rendre compte de la richesse de la parure de Florence ressort la *grant beauté* de la jeune princesse qui, de manière assez paradoxale, ne doit rien aux artifices mondains. Le portrait oppose ainsi la somptuosité des vêtements (*riches atours, riche aournement, paremens*) à la simplicité de la beauté – beauté « au naturel » pourrait-on dire – de la jeune femme qui se distingue ainsi des autres dames de son rang. L'excellence et la perfection de Florence sont soulignées par la supériorité de la nature sur la culture, ce qui place la jeune fille au point culminant sur l'échelle des beautés littéraires⁶⁵. Florence surpasse dès lors la belle Hélène de Grèce – ce que le prosateur avait déjà suggéré plus haut lors des *enfances* de l'héroïne – mais également une autre beauté héroïque : l'Orgueilleuse d'amours. Or, cette référence littéraire, absente de la source, est un renvoi explicite à une œuvre contemporaine de la rédaction d'*Othovyen* puisque l'Orgueilleuse d'amours est le personnage

65. — Cf. *infra*, la contribution de C. Cazanave qui relève de semblables tournures hyperboliques dans le *Huon* en prose.

éponyme d'une mise en prose dont la version longue a été commanditée par Jean V de Créquy, tout comme notre texte⁶⁶. Dans *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amours*, la jeune héroïne est d'ailleurs elle aussi classée au premier rang des jeunes femmes, grâce à sa beauté et sa vertu :

*mais par le reffus que le pucelle a fait au roy Alimodés il s'est préparé et mis en ordre pour faire grant guerre a la pucelle pour ce que tant on lui avoit loee et prisie pour la tres excellente beauté qui est en elle et aussi les tresgrans vertus dont elle est aornee, laquelle entre les autres pucelles du monde est repute la suppellative*⁶⁷.

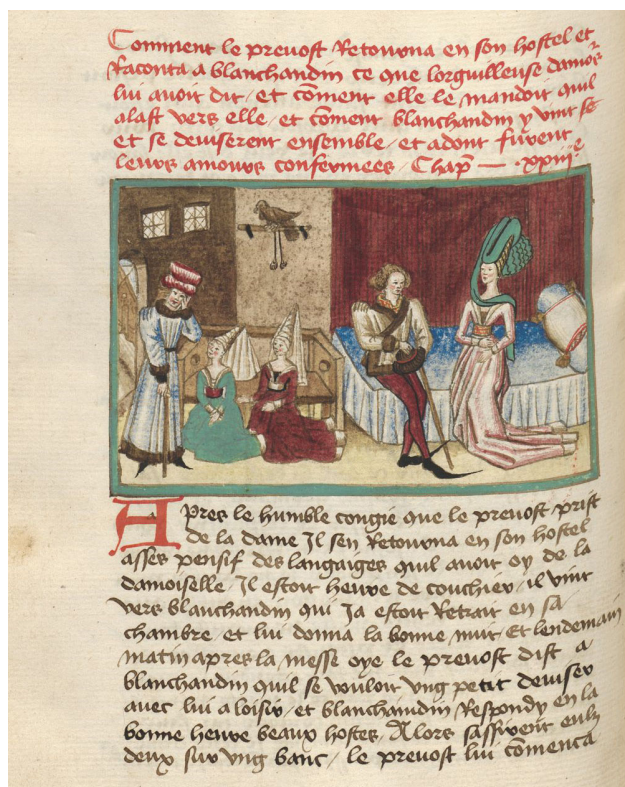


Fig. 3. Blancandin et l'Orgueilleuse d'Amours conversent en privé pour la première fois dans *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amours* : Vienne, ÖNB, ms. 3438, fol. 35v° (© Vienne, ÖNB)

66. — Cf. M. MARCHAL, « De l'existence d'un manuscrit ».

67. — *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amours. Versioni in prosa del xv secolo*, éd. R. A. GRECO, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002 (*Bibliotheca Romanica. Saggi e testi*, 3), p. 161, l. 14-19 (ch. 8). Cf. *supra*, fig. 3.

En tissant ce lien intertextuel, l'auteur de la prose de *Florence de Rome* invite ainsi le lecteur à prendre en considération le portrait de l'héroïne à l'aune d'autres beautés célèbres de la littérature bourguignonne.

Il est particulièrement intéressant de constater que l'on trouve une pratique similaire dans *Gérard de Nevers* lors de la première apparition de la belle Euryant à la cour du roi Louis le Gros. À cette occasion en effet, l'auteur de *Gérard de Nevers* cite lui aussi explicitement l'Orgueilleuse d'Amour comme modèle de beauté, avec un renchérissement qui la place au-dessus de Florence de Rome – qui semble donc déjà jouer ici le rôle de figure exemplaire – et même au-dessus des héroïnes antiques comme Hélène, Policène ou Didon :

Quant elle vey le jour estre venu, par ses damoiselles se fist parer et vestir moult richement : de ses abillemens et atours ne vous voel faire lonc conte, mais bien vous oze dire que oncques Elaine, Policena, Dido, ne la belle Flourence de Romme, meismement la belle Orgueilleuse d'Amours, de beaulté, d'umilité n'estoyent a comparer pour le temps qu'elles vivoyent a celles de la belle Euryant⁶⁸.

Ici aussi, comme dans la prose de *Florence de Rome*, le spectacle de la beauté au naturel – associé étroitement à l'excellence de la vertu – l'emporte sur la somptuosité de la parure vestimentaire, dont la description est rejetée explicitement par le narrateur.

Les scènes de présentation publique semblent donc le moment que privilégient les prosateurs bourguignons pour exprimer, souvent par un jeu de références littéraires avec la matière antique et les récits les plus contemporains, la beauté superlative des jeunes héroïnes⁶⁹. La première apparition publique de Romadanaple dans la mise en prose bourguignonne de *Florimont* est à ce titre particulièrement aboutie :

Bien poés savoir que moult furent richement acompaigniés de dames et de pucelles, qui moult belle chose estoit a voir, mais riens n'estoit de leur beaulté au regart de la belle Rommadanapple, car tant sourmontoit la biauté qui en la pucelle estoit au deseure des aultres, que toutes les obscurchissoit ;

68. — *Histoire de Gérard de Nevers. Mise en prose du Roman de la Violette de Gerbert de Montreuil*, éd. M. MARCHAL, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2013 (*Textes et perspectives. Bibliothèque des seigneurs du Nord*), p. 131 (VI, 14).

69. — On songe ici au mariage de Paris et Vienne à Lyon, épisode qui constitue un développement original propre au manuscrit bourguignon de *Paris et Vienne* et qui ne se retrouve pas dans les autres manuscrits : *Et sans nulle faulte onques en livre ne en hystoire ne fut trouvé par escript ne veu d'oeil d'omme plus grant ne plus belle compagnie de dames et de damoiselles que pour ce jour fut veue en la cité de Vienne* (Pierre de LA CÉPÈDE, *Paris et Vienne*, éd. M.-Cl. de CRÉCY et R. BROWN-GRANT, Paris, Classiques Garnier, 2015 (*Textes littéraires du Moyen Âge*, 38), p. 310, ch. 147, fol. 124^{vr}). Sur les passages interpolés dans le manuscrit bourguignon, cf. *ibid.*, p. 18, p. 70-76.

73. — *Messire Gilles de Chin natif de Tournesis*, éd. cit., p. 93, ch. XII, [189]-[192].

Dans les romans bourguignons, l'artifice littéraire de l'*excusatio* se substitue ainsi fréquemment à l'obligation de décrire⁷⁴. L'auteur de l'*Histoire des seigneurs de Gavre* use ainsi d'un semblable procédé pour décrire la belle Ydorie et refuse de prendre en charge la description sous prétexte de ne pas allonger sa matière :

Sy vous monstrera sa fille Idorye, qui est la plus belle pucelle de Grece. Sire, oncques si belle ne fu ; jamais ne veistes plus humble ne plus courtoise, sy vous oze bien dire que, quant l'arés vewe, dirés que au monde n'est sa pareille. Se sa grant beauté vous voloye raconter trop longement y porroye mettre, car Dieu et Nature y ont tellement ouvré qu'il n'est nulz que riens y seuist reprendre. Sy vous dis que ceulx quy l'ont vewe s'en sont party comme ravy, et leur sambloit que ce fust songes⁷⁵.

L'auteur du *Blancandin* en prose supprime lui aussi l'intégralité du beau portrait canonique de l'Orgueilleuse d'amours⁷⁶ ; il réécrit la formule conclusive d'auto-célébration qui ponctuait la description dans la source pour ne conserver qu'une formule d'abrègement du morceau de bravoure attendu : *Se la beauté, son humilité et les biens qui sont en elle vous vouloie au long raconter, trop vous pourroie tenir*⁷⁷.

L'exemple de la prose de *Gilles de Chin* fait donc figure d'exception notable car la plupart des proses bourguignonnes contemporaines semblent plutôt s'attacher à faire disparaître toute description physique des jeunes héroïnes. Dans la prose de *Florence de Rome*, par exemple, le second portrait de l'héroïne, qui n'est pas pris en charge par le narrateur, mais par un personnage (le *patron* d'un *dromon* romain), rejette la description topique de la beauté féminine, telle qu'elle a été enseignée dans

74. — Cet aspect est particulièrement sensible pour la description des parures féminines, comme le prouvent ces deux exemples tirés de l'interpolation bourguignonne de *Paris et Vienne* : *Et quant est de la beauté de Vienne, Dieu et Nature y avoient tellement ouvré que par langue humaine ne pourroit estre dit ne racompté la tresexcellente beaulté ne la resplendisseur de son beau visage, et avec ce estoit aournee de toutes bonnes vertus. Après elles venoit Ysabeau, adestree de madame la mere de Paris et de la contesse de Savoie et de Valentinois, après venoit la contesse de Foy, la dame de Wauvert et plusieurs autres contesses et baronnesses, dames et demoiselles sans nombre. Et se je vous vouloye dire ou racompter les atours et riches abillemens dont leurs corps furent aournez, trop pourroie mettre à le dire, car c'estoit moult grant beaulté à veoir, et pour ce en brief m'en passe ; Et quant est des riches paremens et atours dont Vienne estoit patee, je ne le vous sarioie racompter, car tant estoient riches que à tresgrant paine le vous saroit on conter au vray, et pour ce m'en passe.* (PIERRE DE LA CÈPÈDE, *Paris et Vienne*, éd. cit., p. 312, ch. 148, fol. 126^{ro} ; p. 314, ch. 150, fol. 127^{vo}).

75. — *Histoire des seigneurs de Gavre*, éd. R. STUIP, Paris, Champion, 1993 (*Bibliothèque du xv^e siècle*, 53), p. 96, ch. 35, l. 26-33.

76. — *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour. Roman d'aventure du XIII^e siècle*, éd. F. P. SWEETSER, Genève, Droz, 1964 (*Textes littéraires français*, 112), p. 88-89, v. 565-586. Cf. *infra*, annexe.

77. — *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amours*. Versioni in prosa, éd. cit., p. 161, l. 20-21 (ch. 8). Cf. la source : *Molt savroit cil conter et faire / Qui sa beauté vorroit retraire. / Por noient le commenceroit / Que nus ne la contreferoit* (*Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour*, éd. cit., p. 89, v. 587-590).

Et pour ce, sire, que je voy que desirés sçavoir la verité et que c'est vostre plaisir, je le vous diray, non mye que en moy soit le sens de vous sçavoir raconter ne dire la tres excellente beaulté d'elle : sy sçachiés de verité que ou monde n'est le peintre sy soubtil que tant seüst procurer que sa belle fache seüst paindre, tant est parfaitement belle⁷⁸.

81. — *Othovven*, ch. 165, fol. 164r^oab.

de l'écrivain *artifex*, tout aussi incapable que le peintre de rendre compte d'une beauté exceptionnelle, quelles que soient la finesse et la subtilité de son art et quelque effort qu'il puisse produire. Le premier exemple se situe à l'acmé de la tension narrative quand Florence est amenée au bûcher afin d'expier un crime qu'elle n'a pas commis :

*Sy estoit tant parfaitement belle de corps et de figure que ou monde on ne trovast paintre quy tant seüst soubtillier ne atteindre que sa belle face ne sa fachen seüst paindre ne faire*⁸².

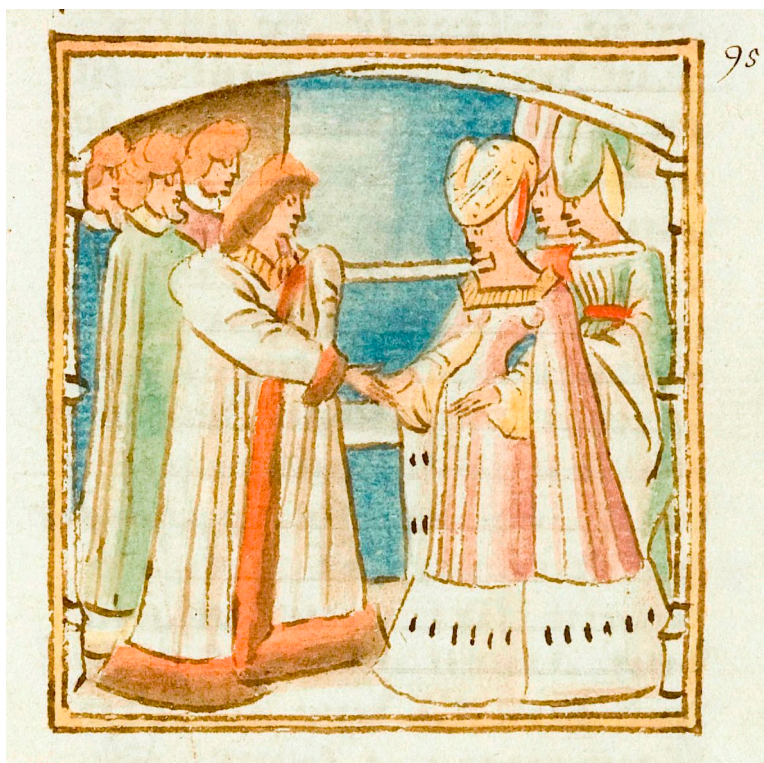


Fig. 4. Fiançailles de Florence de Rome et du jeune prince de Hongrie, Esmeré dans le *Livre des haults faits et vaillances de l'empereur Othovien* (Lavis d'aquarelle – Maître de Wavrin) : Chantilly, Bibliothèque et archives du Musée Condé, ms. 652, fol. 182r°, Cliché CNRS-IRHT (© Chantilly, Bibliothèque et archives du Musée Condé)

82. — Othovien, ch. 238, fol. 219v°ab. Cf. par contraste, la chanson versifiée : *Puis fist li chevaliers la puchielle venir, / Florence la courtoise, qui bien cuidoit morir ; / N'ot que son pelichon, ne plus ne pot viestir* (Florence de Rome, éd. cit., t. 1, p. 252-253, v. 3719-3721).

Ici, le verbe *soubtillier* qui signifie ‘s’appliquer, s’ingénier à’ est très proche de son synonyme *procurer* relevé dans l’exemple précédent ; quant à *atteindre*, dont le sens est ‘parvenir à ses fins, réussir’, il marque plus explicitement – dans la tournure négative – la vanité de l’effort artistique. Le second exemple, quant à lui, vient rappeler les qualités exceptionnelles de Florence à l’issue de ses mésaventures, le jour de son mariage :

*Quant est pour la beaulté quy estoit en Flourence, il n’est paintre que sa beaulté seusist paindre ne atteindre a le faire a sa samblance ne clerc quy sa grant beaulté vous seusist escrire car elle passoit de beaulté, de bonté, d’umilité celles qui pour lors estoient en vye*⁸³.

L’analogie entre le travail du peintre et celui du *clerc*, c’est-à-dire de l’écrivain, est ici une fois encore explicite. À travers les deux exemples relevés, on note que le remanieur de *Florence de Rome* n’utilise pas seulement à l’envi un *topos* d’*excusatio* afin d’abrégier sa matière originale ; il interroge aussi avec subtilité la complexité du rapport à la mimesis dans la représentation des portraits. Le prosateur semble ainsi renoncer à la fidélité à la *semblance* en raison de la perfection du modèle à dépeindre. C’est à cette fin qu’il utilise la figure rhétorique de la description négative. Cette dernière consiste en effet à affirmer ne pas vouloir décrire afin de mieux permettre au lecteur de faire seul le chemin, selon ses propres codes de figuration⁸⁴. La description, sous sa forme négative, se prolonge ainsi dans l’imagination du lecteur et suscite alors de multiples représentations⁸⁵. À l’image des auteurs des proses de *Blancandin* et de *Florence de Rome*, plusieurs écrivains bourguignons prennent congé de l’archétype descriptif du portrait féminin en recourant au même style formulaire.

Ainsi, l’auteur du *Chastellain de Coucy* en prose souligne lui aussi l’incapacité tant du poète que du peintre à *descrire* ou *peindre* la dame de Fayel :

83. — *Othovyen*, ch. 277, fol. 252v^b.

84. — « Le principe général est que le locuteur du discours, dans un passage descriptif, ne décrit pas : soit il dit explicitement ne pas pouvoir ou ne pas devoir décrire, soit par une tournure comparative ou oppositive superlativisée, il présente l’objet à décrire comme doué de traits infiniment supérieurs à l’excellence même dans la catégorie. C’est le lecteur qui doit faire tout le travail d’imagination descriptive » (G. MOLINIÉ, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1992 (*Le Livre de Poche*, 16, *Les usuels de poche*), p. 113).

85. — Cf. également : *Et en brief, qui la beaulté des deux amans vous voudroit deviser, on pourroit faillir de vous en dire la verité* (PIERRE DE LA CÉPÈDE, *Paris et Vienne*, éd. cit., p. 314-315, ch. 150, fol. 127v^o). Le même procédé est d’ailleurs utilisé pour les portraits masculins ; cf. M. MARCHAL, « Le devenir des personnages masculins dans la mise en prose bourguignonne de *Florence de Rome* », dans *Le personnage de chanson de geste. Colloque de la branche française de la Société Rencesvals pour l’étude des épopées romanes* (Nancy, 12-14 mars 2020), dir. D. DE CARNÉ, Fl. COSTE et S. BAZIN (à paraître).

*Sa beaulté ne son bel maintieng ne vous saroye descripre [...] la beaulté de son viayre, la faiture de nez et de bouche et la couleur de son vyaire n'est besoing que vous en face long compte, car oncques paintre ne fu tant soubtil que sa beaulté seuist pourtraire*⁸⁶.

À travers cet exemple, on voit bien que ce sont les éléments topiques du portrait, comme la description descendante des attributs du visage ou l'évocation de la carnation, qui sont explicitement ciblés et rejetés.

Semblable démarche se retrouve également dans le *Florimont* en prose, lors de la première rencontre entre le héros et la belle Rodamanaple :

Sachiés que c'est la plus belle de Grece ; oncques sy belle ne veistes, car bien vous dy que, quant sa grant beaulté arés veue, dirés que au monde n'est sa pareille. Se sa grant beaulté vous voloye raconter, trop vous porroye detrier, car Dieu et Nature y ont tellement ouvré que ou monde n'est paintre qui tant seuiست procurer que sa belle face seuiست paindre ; tant est douce, humble et courtoise que tous ceulx qui veu l'ont s'en sont party come ravy et leur a samblé que ce soit songes. Je vous dy, sire, que en ce monde mortel plus belle creature ne fu veue ne trouvee⁸⁷.

Outre le caractère hyperbolique et ineffable de la beauté, ce qui est mis en avant dans cet extrait, c'est l'*excusatio* traditionnelle du narrateur refusant d'élaborer pour son portrait une longue description qui pourrait être perçue comme une digression inutile⁸⁸. On note alors que le prosateur abandonne pleinement le portrait canonique du roman en vers⁸⁹. Et pour justifier son entreprise, il recourt précisément, comme l'auteur de la prose de *Florence de Rome*, au verbe *procurer*, ainsi qu'à l'analogie entre peinture et écriture. Certes, ce rapprochement tire son origine de la source⁹⁰ ; toutefois, il n'est

86. — *Le livre des amours du Chastellain de Coucy*, éd. cit., p. 39, ch. 2, 14-15. La source ne propose pas un long portrait du personnage féminin : JAKEMÉS, *Le Roman du Châtelain de Coucy*, éd. cit., p. 147-148, v. 151-153, 159. Cf. *infra*, annexe.

87. — *Le Florimont en prose*, éd. cit, p. 226 (LXXIX, 32-34).

88. — Le *topos* de la merveille de la Nature est quant à lui repris du texte source : *Per merveille la fist Nature ; / Onques si bele criature / Ne fut mais a siecle trovee, / Por qu'ele fist de meire nee* (Aimon von VARENNES, *Florimont*, éd. cit., p. 236, v. 6025-6028).

89. — Outre les traditionnels éléments rappelés plus haut, le *Florimont* en vers comportait une dimension érotique plus marquée (la jeune femme possède une bouche faite pour être embrassée et un corps fait pour être enlacé) : Aimon VON VARENNES, *Florimont*, éd. cit., p. 235, v. 5999-6016. Cf. *infra*, annexe.

90. — On trouve un distique au cœur du portrait de Rodamanaple dont la formulation est très proche de celle que l'on vient de relever dans les proses bourguignonnes : *El mont n'ait si riche (D si sutil) poentor / Qui seüst ditier sa quelor* (Aimon von VARENNES, *Florimont*, éd. cit., p. 235, v. 6007-6008).

93. — *Histoire de Gérard de Nevers*, éd. cit., p. 131-132 (VI, 1) ; cf. aussi dans l'introduction de cette même édition le § « Réécriture des descriptions et des portraits », p. 55-56.

des visages féminins répond probablement à une volonté d’actualiser les textes pour un lectorat qui ne pouvait plus se satisfaire de canons descriptifs passés de mode. C’est désormais au lecteur de prendre en charge la représentation, ce qui fait que le portrait n’est plus figé pour l’éternité et qu’il est reconfiguré à chaque lecture. Ce nouvel idéal esthétique se fait très certainement l’écho d’un modèle social : grâce à ces portraits mis au goût du jour, la littérature bourguignonne tend à ses lectrices un miroir dans lequel elles sont invitées à se mesurer à des figures de saintes dans le siècle, qui allient beauté, intelligence et vertu.

Annexe

La reconfiguration des portraits des héroïnes dans les mises en proses bourguignonnes

	Sources en vers	Réécritures en prose
Florence de Rome	La endroit vich Florenche (qui ait beneÿchon !) La plus bielle puchielle qui soit en nul royon. Elle a le char plus blanche que laine ne coton Et ossi coullouree que roze de buisson, Et s’a les yeux plus vairs que chil de nul faucon Et les cheviaux plus ghaunes que penne de paon, S’a le bouche petite, s’a fourchelu menton, Le corps droit et bien fait, deliéz souchils en son, Le nefz bien entailliet et de bielle fachon, Mamelettes duretetz et poingnans par raison. Oncques en nuelles tieres n’en nulle region De cha mer ne de la jusques Capharnaon Ne fu plus bielle chose, et bien en a le non ⁹⁴	Et pour ce, sire, que je voy que desirés sçavoir la verité et que c’est vostre plaisir, je le vous diray, non mye que en moy soit le sens de vous sçavoir raconter ne dire la tres excellente beaulté d’elle : sy sçachiés de verité que ou monde n’est le paintre sy soubtil que tant seuist procurer que sa belle fache seuist paindre, tant est parfaitement belle. Sire, puisque tant en volés savoir aveuc la beaulté dont elle est paree, Dieux luy a fait ceste grace d’estre la plus doulce, la plus humble, la plus begnigne que pucelle qui aujourd’uy soit en vye ⁹⁵ .

94. — *Florence de Rome*, éd. cit., t. 1, p. 139, v. 236-248.
95. — *Othovyen*, ch. 165, fol. 164^{re}ab.

96. — *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour*, éd. cit., p. 88-89, v. 565-590.
97. — *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amours. Versioni in prosa*, éd. cit., p. 161, ch. 8, l. 20-21.
98. — JAKEMÉS, *Le Roman du Châtelain de Coucy*, éd. cit., p. 147-148, v. 151-153, v. 159.
99. — *Le livre des amours du Chastellain de Coucy*, éd. cit., p. 39, ch. 2, 14-15.

Florimont	La plus bele qui soit el mont Vairez de seles qui i sont. Onques el mont nen ot tant bele, Sire, com est ceste pucele. Quant vairez le poil blond et sor, Vos direz qu'il est de fin or. El mont n'ait si riche (D si sutil) poentor Qui seüst ditier sa quelor Nature i mist per grant consoil Sutilment el blanc le vermoil, Les dens serrez, les eus rians ; Ne trop petite, ne trop grans, Ne trop blanche, ne trop vermelle ; Ains el mont ne fut sa parelle. Bien faite bouche por baissier Et le cors por bien embrassier, Les sorsis ait bruns et petis Come que les avroit escri¹⁰⁰.	Sachiés que c'est la plus belle de Grece ; oncques sy belle ne veistes, car bien vous dy que, quant sa grant beaulté arés veue, dirés que au monde n'est sa pareille. Se sa grant beaulté vous voloye raconter, trop vous porroye detrier, car Dieu et Nature y ont tellement ouvré que ou monde n'est paintre qui tant seüst pro- curer que sa belle face seüst paindre ; tant est douce, humble et courtoise que tous ceulx qui veu l'ont s'en sont party come ravy et leur a samblé que ce soit songes. Je vous dy, sire, que en ce monde mortel plus belle creature ne fu veue ne trou- vee¹⁰¹. Quant est de la biaulté de la jone royne, il n'est aujourd'uy paintre qui tant seüst procurer que sa belle face seüst paindre, tant y avoit ouvré Nature que nulz n'y seüst que amender¹⁰².
-----------	---	--

100. — Aimon VON VARENNES, *Florimont*, éd. cit., p. 235, v. 5999-6016.
101. — *Le Florimont en prose*, éd. cit., p. 226 (LXXIX, 32-34).
102. — *Ibid.*, p. 280 (CLII, 12). Ce portrait est sans appui de la source.

Gérard de Nevers	Si est drois que mes cuers s'afait A faire une descrision De son cors et de sa facion. Gente fu de cors et adroite, Par flans deliie et estroite, Hance ot basse sous la chainture, Et molt fu de bieles estature ; Cief ot crespé, luisant et sor, De coulour resabloient d'or ; Front ot blanc com voirre poli, Et d'itant as gens abieli, Qu'ele avoit les sorcius brunés ; Les iex avoit et clers et nes ; Le nes avoit droit et traitiç. [...] La rose qui naist en esté, Quant s'aoevre la matinee, N'est pas si bien enluminee Com ele ot la bouche et la fache ; [...] Plus blanc que argent ne yvoire Ot la fache entre le vermel, Mais d'une chose plus m'esmervel, Qu'ele ot plus blanc col et poitrine Que flour de lis ne flour d'espine. Blanches mains ot et bien fais bras. [...] Mameletes ot haut levees, Ki nouvelement li poignoient¹⁰³.	Aujourd'uy ne se trouveroit peindre, tant fust subtil, que sa belle face seust pour- traire au vif, ne il n'est homs que de la facion d'elle vous seust au vray deviser. De sa beaulté, de ses riches atours ne vous feray lonc compte, fors que tant estoit bien faite et fourmee que en elle Dieu et Nature n'avoyent riens oublyé¹⁰⁴.
---------------------	---	---

103. — Gerbert DE MONTREUIL, *Le Roman de la violette*, éd. cit., p. 38-39, v. 861-874, 881-884, 887-892, 899-900.

104. — *Histoire de Gérard de Nevers*, éd. cit., p. 131-132 (VI, 1).